

GAU
help
P

COPI CONFORME



**GUY BEDOS
YVES NAVARRE
U.S. SEX TELEPHONE**

OÙ VA NOTRE SANTÉ?

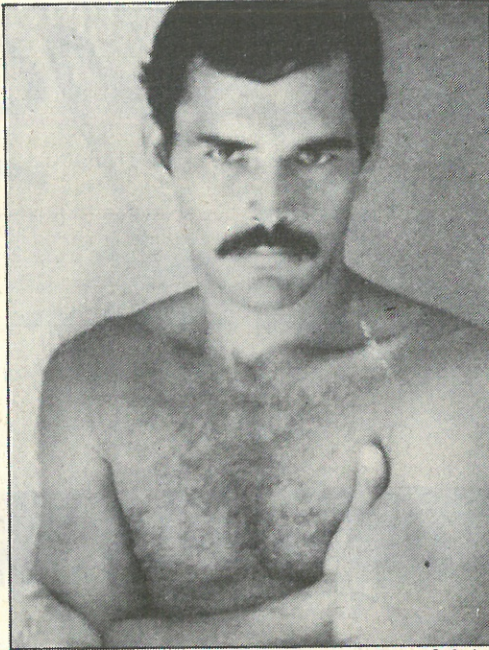
La Chronique Achrienne de Renaud Camus

C'EST quand il s'exprime depuis le lieu le plus proche que le racisme anti-achrien est le plus pénible. Chez Jean Cau ou dans *Minute*, il est évidemment répugnant, et dangereux, mais enfin on s'attend à lui, il ne vous surprend pas, il n'est pas plus étonnant que des ordures dans une poubelle, où de toutes façons nous ne serions guère tentés d'aller fourrer le nez. Chez Sollers ou chez Duras, galaxies moins lointaines, qui ont leurs charmes et leurs mérites, et qu'on aurait pu croire amies, il nous fait déjà plus mal. De la part des achriens eux-mêmes, il est désespérant. *Flip* de la semaine : avoir entendu, dans un bar gai, un garçon qui disait très fort, à un ami, au sujet de leur entourage du moment : « tu t'en vas six mois, tu reviens, et qu'est-ce que tu trouves, toujours les mêmes *crevures*... » On n'est pas plus gracieux. Ce qu'il y a de fastidieux entre tout dans les bars achriens, c'est cette animosité persistante d'un au moins de leurs hôtes, toujours, à l'égard de tous les autres, et ce besoin caractéristique qu'il éprouve — sans savoir qu'il parle d'abord de lui-même, probablement — d'exprimer sa hargne, son mépris et sa rancœur suffisamment fort pour être clairement entendu à la ronde.

Une chaumière et un sexe

A force de se rapprocher, on en arrive à scruter son propre cœur, sa conscience, ou ses chroniques hebdomadaires. Je ne trouve ici ni là, pour ma part, rien, certes, contre les achriens, auxquels je dois tous les bonheurs de ma vie. Mais je ne suis peut-être pas très objectif dans mon observation. Sans aller tout à fait aussi près, *quid* de *Gai Pied*, par exemple ? Rassurez-vous, pas grand chose. Mais enfin de petites alertes, de temps en temps. Puis-je me permettre de me désolidariser, à ce propos, d'une publicité en faveur de l'abonnement à notre cher magazine, ainsi tournée : « Affronter le regard du kiosque quand vous demandez *Gai Pied Hebdo* vous est trop dur toutes les semaines ? Abonnez-vous ! » L'argument ne relève certes pas du racisme, mais témoigne d'une singulière résignation à son égard. Si *Gai Pied* ne sert pas, entre autres choses, à encourager ses lecteurs à défier « le regard du kiosque », on se demande quelle est sa fonction. Que ça ne vous empêche pas de vous abonner.

Le 12 mars, autre secousse, autrement plus violente : l'article de « Julien Jules » intitulé *grandeur et servitudes des homosexuels cubains*. Voilà examinée, et dénoncée, l'immonde homophobie castroïde : on ne saurait trop. Parfait. Hélas, selon une démarche désagréablement classique, notre Jules, tout occupé à combattre un racisme, se sent tout à fait libre, du coup, d'en étaler un autre, ou une facette du même « A la Havane, un gai n'est pas d'abord un sexe mais une conscience et un cœur, contrairement à ce qui se passe chez les pantins "*poppersisés*" de New York ou des deux rives de la Seine » Les *pantins*, hein ? Si Chirac s'exprimait en ces termes, l'hôtel de Ville brûlerait une deuxième fois, j'espère. L'avantage d'être juif, c'est qu'on peut en tout impunité faire des plaisanteries anti-sémites. Mieux vaut cependant ne pas aller trop loin, et puis ici il ne s'agit pas du tout de plaisanteries. Seconde mouture : « A la Havane les garçons qui aiment les garçons ou les hommes sont des être poignants et sobres, à la fois virils et doux, pathétiques, investis d'une indéniable grandeur morale. Auprès d'eux les *rodeurs*



Faux Cubain.

Une conscience et un cœur

d'Amsterdam, de Los Angeles, des Tuileries ne sont, pour la plupart, que des *loques* » (c'est moi qui souligne).

L'œil de Dieu

Jules est un pseudonyme. Que l'auteur ait dû en choisir un, c'est très explicable. Ses raisons de choisir celui-ci, si fortement connoté, si emphatiquement viril, il pourrait être amusant de les examiner. Mais ce n'est pas sur sa personne que je m'interroge, c'est sur son idéologie. Non pas son idéologie politique : on nous le donne comme proche du parti socialiste ; peu importe. Quelle famille d'esprit s'exprime à travers lui, et à travers ce texte ? Écoutons. Voici où elle se révèle : « Faire l'amour dans ces conditions relève de la bravade, de la ruse, du grand art. Y parvenir — et on y parvient — confère une sensation d'or, un sentiment d'accomplissement royal, quasi démiurgique parce que victorieux de toutes les ténèbres. A Cuba les caresses ont une intensité que l'Occident capitaliste ne connaît plus depuis cinquante ans ».

La liberté, quelle horreur : bonne pour les pantins et les loques. Ce qu'il nous faut, pour jouir intensément, c'est de l'interdit, bon Dieu ! Or justement, celui-là, ou bien Il est mort, ou bien c'est à croire, hélas, que mes petits plaisirs ne Le rendent même pas furieux, ni ne font pleurer à son fils des larmes de sang. Du coup ce ne sont même pas des plaisirs. Même l'homosexualité, noire trahison,

voyez, sous nos climats, comme elle est désormais presque admissible, admise. Voyez les pantins gais des rives de la Seine. Ils n'ont même plus honte. Heureusement nous avons Cuba, l'Argentine, l'Iran, la Chine, L'URSS, le Sandjak de Novi-Pazar, la Ruthénie sud-carpathique, tous ces pays où jouir c'est jouir, c'est-à-dire transgresser. L'interdit n'est plus que laïque, politique, policier ? Peu importe, c'est mieux que rien, et ça devra faire l'affaire. Ô incomparable douceur des caresses en régime totalitaire !.

Je reconnais ce discours-là partout, même dans ses versions les plus vulgarisées, parce qu'il est pour moi l'ennemi. Sa figure emblématique, la plus haute, la plus brillante, c'est celle de Georges Bataille, l'homme qui lui a donné son expression la plus parfaite. Que Bataille ait été un ancien séminariste, je ne le lui reproche pas, mais je ne puis voir là un détail biographique indifférent. L'érotisme de la transgression est un érotisme de la mort de Dieu ; dont il se trouve que je me fiche royalement. Sale tour que joue l'homosexualité aux maniaques de la transgression : elle s'obstine, butée, à être innocente. « Mais enfin, le mal ? ! », trépignent-ils. Elle les éclabousse de foutre en riant, droit dans l'œil.

Jules et Julio

J'ai toujours soupçonné que ces gens-là n'aimaient pas vraiment le plaisir. Ils ont toujours peur de s'en lasser. On pourrait multiplier là-dessus les citations. Contentons-nous de la formule concentrée de Bataille, à propos de « l'érotisme admettant la condamnation sans laquelle il serait fade » (1). *Sorry*, j'appartiens à l'autre camp. Je ne suis pas assez religieux pour avoir le goût du sacrilège. L'oppression et la peur me font horreur. J'ai toujours trouvé leurs effets désastreux sur les rapports sociaux et les relations amoureuses : l'hypocrisie, le mensonge, la méfiance, la tristesse, l'intériorisation du mépris. En tout cas ils ne me font bander. Je serais plutôt, sur ce point, semblable à « tel jeune homme » que notre Julien Jules, bizarrement, souhaite que nous appelions Julio, et qui est son double inversé. Les expériences de Julio sont contradictoires à celles de Jules, semble-t-il, mais très complémentaires : « Ce climat d'inquisition empêche le garçon de m'emmener chez lui. Quelquefois il passe outre, lorsque son invité est un compatriote, mais alors il fait l'amour dans la terreur ou il ne fait rien tant l'angoisse le bloque ». Pauvre Julio ! Pas d'*accomplissement royal* pour lui. Mais peut-être son échec à y parvenir autoriserait-il, — du point de vue de Sirius, ou du Père Éternel, bien sûr, car il ne s'agit pas ici de la psychologie d'un sujet —, la *sensation d'or* du pseudo Jules ; qu'interdiraient, en revanche, les loques des Tuileries, ces pantins « *poppersisés* » qui ont en plus, parfois, le front de s'amuser.

(1) *La littérature et le Mal*, Gallimard, 1957, « Idées » N.R.F., 1967, p. 159. Pour une postérité d'actualité, dûment néo-para-catholique, comme il convient cette saison, on pourrait consulter *La Peinture et le Mal*, de Jacques Henric, Grasset. « Figures », 1983.

ERRATA. *Chronique achrienne* du numéro 61, *Grandes Landes*... « ... mais d'autant plus exaspérante » (la légère modification). Dans « le bas n'offrirait pas non plus beaucoup de discrétion », le *pas* était « de la rédaction » (et foutait en l'air l'alexandrin de semi-contrebande). Enfin, il m'avait parlé deux ou trois fois, pas deux ou trois jours, hélas...